

21 SEPTEMBRE 2001

10h 17

L'explosion, la première, vint de la terre. Un grondement profond, comme si le sol était mouvant, un tapis que l'on secouait.

Pas une vibration précise, non, plusieurs mouvements, vers l'avant, vers l'arrière, assez brefs mais suffisamment forts pour lui faire perdre l'équilibre, le forcer à descendre de son vélo. Son premier geste fut de regarder ses pieds, pour vérifier si une fissure ne s'ouvrait pas sous lui. La rue était vide, aucun passant vers dix heures du matin dans ce quartier, des voitures garées le long du trottoir et lui, au milieu, accroupi. Le souffle coupé.

Le bruit percuta Léon une demi-seconde plus tard. Il pensa aussitôt à la Californie, la faille de San Andreas, un souvenir de ses cours de sciences. La grande catastrophe que craignaient les Américains, l'effondrement d'une extrémité du continent. Il s'était toujours demandé comment on pouvait vivre dans un endroit tout en sachant qu'à chaque instant, la terre pouvait vous engloutir. Ignorer délibérément le péril. Le syndrome de Pompéi,

il appelait ça. Considérer que la montagne que l'on contemple tous les jours est inoffensive alors qu'un jour, elle va vous ravager.

Le bruit est comme un coup, une main invisible qui le pousse, le plaque, le maintient au sol.

Ses poumons se vidèrent, sa poitrine se comprima. Il en éprouva une terreur sans nom. Il était déjà à terre quand la seconde détonation le renversa. Un « Bang » immense, une déflagration presque atomique et oui, c'était la faille de San Andreas, le Vésuve qui éclatait à nouveau. Le cycle infini de l'histoire qui veut que les hommes s'épuisent à s'exposer aux dangers.

Léon s'accrocha au trottoir, s'agrippa au caniveau. Une pluie étrange s'abattit sur lui. Une pluie scintillante, des gouttes fines et ciselées qui tombèrent en cliquetant, des fracas minuscules. Les yeux grands ouverts, il regarda chuter tous ces éclats sans comprendre que c'étaient les vitres des fenêtres qui n'avaient pas résisté au souffle et s'étaient brisées. Le soleil se jouait des miroitements du verre et la rue ainsi recouverte ressemblait à la surface d'un lac opaque et profond. Une eau froide où l'on n'a pas envie de s'enfoncer.

Tout près de lui, Léon aperçut deux rats. Sortis d'un trou, chassés de leur égout par l'onde de choc. Dressés sur leurs pattes arrière, immobiles, ils fixèrent un point en l'air, pivotèrent ensemble vers le jeune homme, un peu hésitants et le contournerent pour longer sa jambe et se perdre plus loin.

Léon les laissa s'éloigner, conscient d'être seul sur ce morceau de bitume, avec le ciel juste au-dessus, toujours bleu, un rectangle découpé entre les immeubles.

Juste après, le silence. Un silence en apesanteur. Sa respiration, une fois, deux fois, presque rauque. Il leva ses mains au niveau de ses yeux, pour vérifier s'il n'était pas blessé, tenta de bouger mais son corps lourd était comme aplati, trop raide. Les nuées ardentes auraient pu le recouvrir, il serait resté à cet endroit et on l'aurait retrouvé des siècles après, carbonisé, son empreinte fossilisée, preuve qu'il avait vécu, qu'il était mort, là. Léon Marin, dix-neuf ans, étudiant en philo, fils d'un raté et d'une pute, frère d'une conne, petit-fils d'une folle rescapée de la guerre.

Les sirènes stridulaient depuis le début. Les alarmes s'étaient déclenchées immédiatement. Celles des voitures surtout, une cacophonie discordante que Léon ne perçut pas. Allongé sur le dos, il s'écouta inspirer et expirer.

La fin du monde était une évidence.

Étrangement, il n'était plus effrayé, il l'attendait. Entre ses doigts, des morceaux de verre qu'il fit rouler. Il se concentra sur sa respiration qui résonna en lui, comme quand il était petit et qu'il laissait ses parents se hurler dessus, se vomir l'un sur l'autre des monceaux d'injures. Il se bouchait les oreilles, se coupait de leurs gesticulations. Il refusait d'être le témoin de leurs luttes. Pas sa sœur. Elle, elle plongeait dans la mêlée la tête la première.

Une araignée sur son bras.

Il portait un simple tee-shirt parce que la journée était chaude. La bête se promenait sur sa peau nue, hésitante, les pattes un peu tordues et il la trouva jolie. Elle aussi allait être happée par la

lave, ce qui allait déferler sur eux, les fumées toxiques, les nuages mortels, la roche en fusion, pour les ensevelir. Inutile de chercher à se débattre. Fuir. Vers où ?

Elle semblait partager son point de vue, l'araignée. Posée en équilibre sur son poignet, elle ne montrait aucun signe d'inquiétude, acceptant son destin avec un sens de la fatalité digne des grandes tragédies classiques.

La roue avant de son vélo tournait lentement dans le vide. Il n'avait pas eu conscience de ce mouvement. C'est à ce moment qu'il cessa de n'entendre que sa respiration. Le vacarme qui régnait dans toute la ville s'engouffra en lui. Il tenta de résister mais le mal était fait. Impossible d'ignorer le flux des sons, des vagues successives de sifflements, de vibrations.

Il s'appuya sur ses coudes et l'araignée en profita pour disparaître.

Un visage apparut dans son champ de vision. Une femme, la quarantaine, une queue de cheval, pas maquillée. Des rides profondes encadraient ses lèvres. Elle s'adressa à lui et il ne comprit pas tout de suite ce qu'elle disait. Le bruit des alarmes dominait. Ses oreilles bourdonnaient, un vibrato incessant, comme un moteur d'avion qui turbine juste avant le décollage.

– Quoi, quoi, quoi, il répéta, l'air sans doute ahuri.

Elle posa sa main sur son épaule, sans doute pour le faire taire.

– Ça va aller, monsieur.

Des gouttes de sang perlaient à la racine de ses cheveux et il remarqua les morceaux de verre éparpillés dans ses mèches. Celui qui était planté à la base de son front la faisait saigner. Elle ne

s'en rendait sans doute pas compte, penchée sur Léon. Il leva la main et désigna du doigt la blessure mais la femme continuait à lui parler.

– Ne vous inquiétez pas.

Ce qui ne voulait rien dire. Il avait dépassé le stade de l'inquiétude. Certains des habitants de Pompéi, en voyant déferler sur eux la fureur sombre de la terre, avaient compris que la fuite n'était plus possible. Accepter la fin, courber le dos, ne pas courir puisque s'échapper ne servait à rien. Se terrer dans un coin en compagnie d'un ami, un amant, une femme, un enfant, peut-être même un animal et le serrer dans ses bras pour ne pas mourir seul. Combien en avait-on retrouvé, des corps enlacés dans les ruines de la cité antique, tentant de s'aimer encore alors que leurs poumons brûlaient, leurs peaux flambaient ?

Allait-elle l'embrasser, cette femme ? Le consoler quand ils allaient se décomposer ? Il voulait bien qu'on le retienne, qu'on le cajole, qu'on l'accompagne. Sentir une peau contre la sienne, un souffle se mêlant au sien. Merde, la fin ne se vivait pas en solitaire.

Aux fenêtres des immeubles, sur les balcons, il aperçut des silhouettes. Les gens sortaient lentement, et s'interpellaient, parlaient fort. Léon percevait dans leurs voix toute la stupeur qui les avait saisis. Il entendit les chiens aboyer, le long vrombissement d'une moto qui devait foncer sur le boulevard de Strasbourg, juste derrière. La femme lui tendit la main pour l'aider à se relever. Il ne réagit pas, happé par les sons qui l'entouraient.

– Tu es blessé quelque part ?

Il déplaça ses jambes, plia ses bras. Pas de vraie douleur.

– Je ne crois pas.

S’entendre parler était surprenant. Comme s’il ne contrôlait plus sa voix. Elle jaillissait plus aiguë. Une voix de petit garçon, celle qu’il avait perdue trois ans auparavant, à seize ans. Il aurait aimé poursuivre. Lui dire que c’était fou, c’était dingue, ce qui venait de se passer et que peut-être ce n’était pas terminé. Il ne fallait pas se réjouir trop vite.

Mais il se tut.

Et puis, elle saignait de plus en plus, cette dame. Sa joue se maculait de sang et elle ne semblait pas s’en rendre compte, occupée qu’elle était à l’aider, à le rassurer. Elle lui souriait. C’était raté. Une grimace, en fin de compte, sanglante, visqueuse. Elle lui tendit la main pour l’aider à se relever. Il se concentra, banda ses muscles et sans trop tirer sur le bras de la femme, se redressa. Un léger vertige le prit de court, la sensation de ne pas tenir droit, comme si la surface de la terre se penchait.

– Tu vas y arriver...

Son visage marqué par les sillons ensanglantés, ses rides creusées, les cernes noires sous ses yeux : elle avait vieilli d’un coup.

– Madame, il faut vous soigner.

– Quoi ?

– Madame, vous êtes blessée, là.

Il désigna la plaie, l’éclat de verre planté sur son front et la femme d’abord, secoua la tête, non, non, tout va bien puis elle passa la main sur son visage. Quand elle vit le sang, elle se

figea. Ses yeux s'écarquillèrent. Elle bredouilla quelques mots, et s'éloigna presque en courant sans qu'il ne puisse la retenir, la rassurer à son tour. Il la vit s'éloigner, dans la même direction qu'avaient emprunté les rats, ses pieds écrasant le verre brisé avec un petit bruit à faire grincer des dents. Autour d'elle, quelques éclats continuaient à chuter. Des tuiles aussi, plus grosses, s'écrasaient dans un bruit mat.

– Merci, il dit.

Elle ne l'entendait plus, bien évidemment. Mais il était poli et bien élevé, même si sa famille était totalement dégénérée et pas normale. On lui avait appris les bases.

– Qu'est-ce qui s'est passé?

Un homme se tenait juste au-dessus de lui, sur un balcon au premier étage de l'immeuble qui se trouvait derrière.

– Vous le savez, là, ce qui s'est passé? Je dormais, et je me suis réveillé. Tout est pété, chez moi.

– C'est un attentat, monsieur, c'est pas possible autrement!

La femme d'en face, accoudée à sa fenêtre, un chat dans les bras. Un beau matou apeuré qui voulait s'échapper mais la femme le maintenait avec force alors il se contentait de miauler sa rage et sa frustration.

Un attentat, pensa Léon. L'explication.